



Photo Progrès/Damien LEPETITGALAND

LYON

PAGE 15

300 jeunes font la fête sur les quais

LE PROGRÈS

Édition Lyon - Villeurbanne - Caluire 69X

Mercredi 31 mars 2021 - 1,20 €



Chaussures ADRIEN
NOUVELLE COLLECTION
Femme & Homme
CLICK & COLLECT
42, rue Pdt-Herriot - Lyon 1^{er}
www.chaussures-adrien.com

248552900

UN AN EN RÉANIMATION À VILLEURBANNE

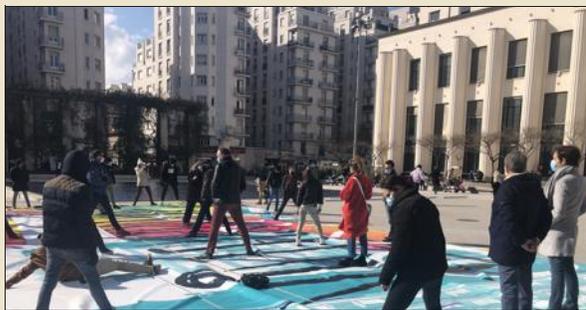


“Malgré la fatigue, on est encore là”

Il y a un an, l'équipe du Médipôle plongeait dans l'inconnu avec la première vague du Covid. Aujourd'hui, la peur a laissé place à la lassitude pour des soignants qui tiennent le coup malgré tout, avec la « fierté d'être à la hauteur ». Photo Progrès/Sylvie MONTARON PAGES 12-13

EN 2022

Capitale française de la culture : le label pour Villeurbanne



PAGE 31 Photo Progrès/Pauline LOSBAR

TRANSPORT

Prime vélo de la Métropole de Lyon : 12 000 dossiers en souffrance

PAGE 11



LÉON DE LYON
Depuis 1904

1 rue Pléney, 69001 Lyon
Tél. 04 72 10 11 12
www.leondelyon.com

MENU DE PÂQUES

37 €
par personne

Du 1^{er} au 5 avril



Quantités limitées - Précommandez dès aujourd'hui sur leondelyon.shop-and-go.fr
Entrée, plat et dessert inclus dans le menu (œuf signature en sus à 34 €).

leondelyon.shop-and-go.fr

IMPRIM'VERT



PEFC 31-3546



249972100

VILLEURBANNE

Un an en réa au Médipôle : « La

Le service de réanimation du Médipôle Lyon-Villeurbanne avait été le premier à ouvrir ses portes au Progrès pendant le premier confinement. Un an après, Myriam Sanial, cadre de santé, Laëtitia Bline, aide-soignante et Lionel Liron, médecin réanimateur, affrontent la 3^e vague de l'épidémie de Covid-19. Fatigués mais plus que jamais soudés et fiers de leur équipe.

En 32 ans d'activité, Myriam Sanial n'avait jamais connu ça. « Pour la première fois ce week-end, j'ai pensé : « Pff... il faut y retourner demain ! », raconte la cadre de santé, en nous faisant visiter le service de réanimation du Médipôle de Lyon-Villeurbanne (Ramsay Santé), ce jeudi 25 mars. « La lassitude est permanente », soupire-t-elle. « Il y a un an, on ne savait pas ce qu'on allait vivre. Aujourd'hui, la lassitude a pris la place de la peur », précise Laëtitia Bline, aide-soignante.

Le 9 avril 2020, trois semaines après le début du confinement, ce service était le premier à ouvrir ses portes à un photographe du Progrès pour montrer comment les soignants prenaient en charge les patients les plus gravement atteints du Covid-19. Toute l'organisation avait été chamboulée, les soignants avaient dû surmonter leur peur d'un virus inconnu pour se jeter dans la bataille. Pour ac-

centuée par le manque de surblouses et de masques. Pourtant, ce jour-là, au téléphone, Myriam Sanial nous avait surtout raconté « l'énergie fabuleuse » déployée par son équipe. Avant d'ajouter : « Mais on se demande comment on va tenir dans la durée. » Personne n'imaginait que l'histoire bégayerait aussi longtemps.

« Un an... c'est fou ! C'est passé comme une traînée de poudre », lâche le Dr Lionel Liron, médecin réanimateur. Ce jeudi, quelques heures avant l'annonce de la mise en place de mesures de freinage renforcées dans le département, le service accueille 20 patients Covid + et 6 patients non Covid. Il a une autorisation de 20 lits de réanimation mais jusqu'à 35 lits ont été armés lors du pic de la 1^{re} puis de la 2^e vague, dont le Rhône n'est jamais vraiment sorti. Depuis cet hiver, la jauge n'est jamais redescendue sous les 26 lits de réa. Six lits ont été réarmés ces derniers jours face à la montée de la « 3^e vague ».

Tous les jours, faire revenir un soignant qui était en repos

Quelques scènes du scénario ont cependant été modifiées. « La trouille s'est évaporée quand on est sortis de l'ambiance des restrictions », remarque Lionel Liron. Le matériel de protection ne manque plus. De nouveaux respirateurs viennent d'arriver. « Mais on peut me donner tous les respirateurs du monde, si je n'ai pas le personnel en face... », glisse Myriam Sanial. Tous les jours, elle demande à une infirmière ou une aide-soignante de revenir sur un repos. « Elles sont fatiguées, lassées mais il y en a toujours une qui dit "oui". Il y a un socle de valeurs. La surcharge mentale est énorme mais malgré

tout : on est là ! », lance, avec vigueur, la cadre de santé, l'œil toujours pétillant derrière les lunettes.

« Les jours de congés, on reste chez soi : on est séchés ! »

Myriam Sanial, cadre de santé

Des infirmières du Val d'Ouest et de l'hôpital privé de l'Est lyonnais sont venues en renfort pour permettre l'ouverture des 6 nouveaux lits. Souvent, « des anciennes de la réa du Tonkin ». « On rêve toutes de partir un mois dans un pays ensoleillé ! Mais on a conscience que c'est difficile... On est tous dans le même bateau. Quand, j'ai deux jours, c'est formidable ! », commente Laëtitia Bline, dont on devine aussi le sourire, jamais bien loin sous le masque, malgré la résignation. Elle sait qu'il va falloir encore affronter « un mois difficile ». L'aide-soignante s'allège du lourd fardeau « boulot-dodo » grâce à un cadre de vie « zen » et au sport. Ça ne l'empêche pas d'éprouver de la colère, quand elle voit dehors « des gens qui ne respectent pas les gestes barrières, donc on ne respecte pas notre travail. On se dit qu'on fait tout ça pour rien ! » Les applaudissements se sont tus. Plus personne ne vient apporter des pizzas ou des chocolats...

Avec un mari réanimateur, une fille infirmière et un fils pharmacien, Myriam Sanial, elle, a « toujours la tête dedans ». « On se donne à fond sur notre travail, les jours de congés, on reste chez soi : on est séchés ! », raconte la cadre qui « vit au jour le jour sans voir le bout du tunnel ».



Jeudi, quelques heures avant l'annonce de la mise en place de mesures de freinage renforcées dans le département, le service accueille 20 patients Covid + et 6 patients non Covid. Photo Progrès/Armel COLIINOT

Tous les trois pensaient que la vaccination serait « la porte de sortie de ce piège ». « Mais, elle n'est pas là », se désolent-ils. Alors, malgré la fatigue et la lassitude, ils s'apprentent à enchaîner sur la 3^e vague. « Cette maladie est frustrante et très stéréotypée sur le plan de la prise en charge. Mais, ce qui me réjouit aujourd'hui, c'est ce que je vis sur le plan humain. Il y a toujours cette énergie très moti-

« Face à la maladie, je n'ai pas envie de fuir »

Laëtitia Bline, aide-soignante

vante qui aide à passer ce cap difficile. Ce n'était pas un feu de paille. Cette équipe a des ressources et parvient à garder une ambiance positive face à la pesanteur des événements », admire le Dr Liron. C'est aussi le sentiment « d'avoir été à la hauteur » dans ces moments historiques et « la fierté de (son) équipe », qui font tenir Myriam Sanial. Quant à Laëtitia Bline, elle avait bien songé à partir, après 12 années en réanimation. Mais, ça, c'était avant... « Depuis le Covid, j'ai envie de rester car j'ai retrouvé cette notion de travail d'équipe essentiel et pour laquelle j'étais venue. Et puis, face à la maladie, je n'ai pas envie de fuir... ».

Sylvie MONTARON



Depuis cet hiver, la jauge n'est jamais redescendue sous les 26 lits en réa. Photo Progrès/Sylvie MONTARON

« Ce qui manque, c'est un message intelligible »

S'il salue « les efforts démultipliés » par les soignants et la direction du Médipôle, cette crise laisse aussi « un goût amer » au Dr Liron. « Quand on se prend un raz-de-marée, il faut qu'on se pose des questions », estime le médecin, pointant du doigt les autorités sanitaires et les politiques. « On n'y comprend plus rien. La lecture que fait l'Agence régionale de santé de cette 3^e vague manque de lisibilité. Ce qui manque, c'est un message intelligible », estime Lionel Liron. Il re-

proche déjà à l'ARS les mesures de la 2^e vague où les déprogrammations étaient passées « du rien au tout » en quelques jours : « Il faut croire les professionnels quand ils disent que la saturation est là. À un moment, le seul moyen est de déprogrammer mais on a le droit de le faire de manière raisonnable. »

« À la 1^{re} vague, on avait tout vidé ; à la 2^e, la chirurgie avait repris ; là, on nous demande de tout faire », constate Myriam Sanial.

Président des associations des

réanimateurs du secteur privé, Lionel Liron souligne aussi : « Depuis la mi-juin, nous avons dressé un diagnostic très précis. Mais cela n'a entraîné aucun levier. Il faut un peu de lits, augmenter le nombre de médecins réanimateurs mais il faut surtout beaucoup de personnel paramédical, identifié avec un statut spécifique et revalorisé au niveau salarial. Ces repositions ont été reprises par la cour des comptes, mais on bute sur les réactions politiques. »



Le docteur Lionel Liron, président des associations des réanimateurs du secteur privé. Photo Progrès/S.M.

« La lassitude a remplacé la peur »



Image renforcées dans le département, le service accueille 20 patients Covid

« C'est ma fierté : jamais un patient n'est parti seul »

Au début de la première vague, face au danger du virus, certains services de réanimation avaient opté pour des mesures drastiques interdisant totalement la présence des familles même en fin de vie. Cela n'a jamais été la position de la réa du Médipôle. « C'est ma fierté : jamais un patient n'est parti tout seul », souligne **Myriam Sanial, la cadre de santé**.

« L'éloignement forcé du début nous rapprochait du milieu carcéral. C'était super violent pour les familles, les patients quand ils se réveillaient et pour nous ! Avant, il y avait ce fantasme qu'en réanimation, on n'avait pas de contact avec le malade et sa famille. C'est totalement faux : on passe notre temps à



Myriam Sanial, cadre de santé du service réanimation.

Photo Progrès/Joël PHILIPPON

discuter », souligne le **Dr Lionel Liron**, dans la salle de réunion où, quelques minutes plus tôt, il s'entre-

tenait avec l'épouse et les enfants d'un patient décédé du Covid-19, « qui avaient besoin d'explications ». Mettre les corps de ces patients dans des housses « restera toujours quelque chose de dérangeant », pour **Laëtitia Bline**, aide-soignante, même si l'assouplissement des règles d'accès aux familles lui a permis de « s'adapter ». Mais les visites restent très limitées. « Ça frotte un peu parfois : les familles des patients qui restent longtemps ne comprennent pas toujours pourquoi elles ne peuvent pas venir davantage », reconnaît Myriam Sanial. Ces restrictions participent au sentiment d'usure. « On n'est pas structurés pour parler de choses terribles au téléphone ! »

Des patients plus jeunes mais un taux de mortalité stable



Le 9 avril 2020, le service de réanimation du Médipôle était le premier à ouvrir ses portes au Progrès. Photo Progrès/Joël PHILIPPON

En 2020, la première vague était « entrée d'un coup, le week-end du 15 mars », se souvient Myriam Sanial, cadre du service de réanimation. En quelques jours, il avait fallu armer 15 lits de soins continus. Dans le long couloir reliant les deux services, c'était l'effervescence lors de la visite du photographe du Progrès, le 9 avril.

Ce 25 mars 2021, la porte de communication est fermée, les couloirs vides et bien rangés mais l'organisation reste inchangée. Les chariots infirmiers restent à l'extérieur des chambres Covid + tout comme les tableaux blancs où sont accrochées les fiches des patients. Programmée pour 2020, l'informatisation du service attendra la fin de la pandémie.

Seul le bruit des « scopes » auxquels sont reliés les patients se fait entendre. La banque centrale offre une vision à 360° sur les chambres les plus proches. Leurs portes vitrées coulissantes sont bloquées en position ouverte pour mieux voir les patients Covid + intubés. L'un d'eux, âgé de 68 ans, est placé sous ECMO, une technique de circulation extracorporelle offrant une assistance cardiaque et respiratoire aux patients les plus graves. Situé en première ligne dans l'organisation sous forme de hubs mis en

place depuis le début de la crise, le service de réanimation du Médipôle utilise les mêmes techniques de pointe que ses homologues du public.

Les chambres fermées et signalées par un carton rouge signalent les patients sous Optiflow, le dispositif d'oxygénation à haut débit. Un an après, les soignants savent que, s'ils courent peu de risque avec les patients intubés, ils sont exposés à la contamination par aérosols avec les patients sous oxygénothérapie. « Sur le plan médical, on a appris à bien identifier le profil des malades qui allaient bien bénéficier de la réanimation. Il y a eu beaucoup de discussions avec d'autres services. On sait que chez certains patients très âgés, l'intubation est largement fatale », explique le Dr Liron.

Comme partout, l'âge moyen des malades a baissé avec le variant anglais. « Il y a deux jours, elle était de 57 ans ; le plus jeune avait 32 ans et le plus âgé 74 ans. Ils sont souvent monodéfaillants alors que ceux de la première vague étaient très défaillants sur de multiples organes », explique Myriam Sanial. Jusqu'à présent, la mortalité reste stable, autour de 20 à 25 %, avec « des mauvaises passes marquées par 3-4 décès en 72 heures et, derrière, des jours où on extube 4-5 patients ».



Un couloir du service réanimation unité Covid-19 au Médipôle de Villeurbanne. Photo Progrès/Joël PHILIPPON